

Diocèse de Pontoise  
Journée « Musique et liturgie »  
19 octobre 2024

2<sup>e</sup> conférence : 16h15-17h15 (dans l'église)

## Le chant : un acte communautaire

F. Patrick Prétot

### Introduction

Ce deuxième exposé a été placé sous le titre « Le chant : un acte communautaire » avec comme sous-titre « partie intégrante » de l'action. On va donc revenir sur la formule « partie intégrante de l'action liturgique » utilisée par la Constitution sur la liturgie de Vatican II.

Pour relier l'exposé de ce soir avec celui de ce matin, je pense utile de relire brièvement l'introduction de ce matin dans laquelle j'annonçais ma démarche.

Dans un premier temps, sans reprendre toute l'histoire du chant liturgique, j'ai relevé l'hésitation de la Tradition : introduire la musique dans la liturgie n'était pas une évidence. Mais on l'a fait et même on l'a fait avec grandeur tant le patrimoine liturgique sur le plan musical est d'une grande richesse. Cette création est nécessaire pour rejoindre les cultures et leurs évolutions au cours de l'histoire.

Dans un deuxième temps, nous avons vu que la question « pourquoi on chante ? » constitue une invitation au discernement. Parce que la question du chant est devenue un point sensible qui divise parfois, et où s'affrontent les « différences de sensibilité », revenir à la question « pourquoi on chante » c'est se donner des repères pour ce discernement.

Comme le P. Samuel l'a souligné après mon exposé, en partant de la question « pourquoi on chante à l'église ? » j'ai voulu par conséquent redonner du sens à des acteurs musicaux. Car je crois important de desserrer l'étai qui pèse sur les acteurs du chant aujourd'hui. La question habituelle est qu'est-ce qu'on chante ? en fait qu'est-ce qu'on va chanter à la messe dimanche prochain ? et surtout pour les musiciens : comment on va chanter ce qu'on a choisi de chanter ? On focalise donc le regard sur ce que nous faisons, nous. **Et on oublie le sens** de ce que nous faisons.

Desserrer l'étai des doubles contraintes dans lesquelles vous êtes emprisonnés. Trop souvent, la liturgie – et avant tout le chant – est l'objet de critiques ou de jugements d'autant plus péremptores que ces critiques sont purement subjectives, sous le mode like ou dislike de nos réseaux sociaux.

On juge ainsi la messe comme un repas au restaurant ou comme un match de foot. Et on le fait sur deux ou trois critères : le nombre de participants (il y avait du monde, donc c'était bien) ; la longueur et en fait la brièveté de l'homélie (pas plus de 8 mn) et la beauté ou le caractère joyeux des chants.

Le fondateur de Taizé, f. Roger, demandait à ses frères de ne pas commenter immédiatement la liturgie même pour en dire du bien. Pour une raison de fond : que savons-nous de la rencontre avec Dieu que la célébration a permise aux personnes ? Nous ne sommes pas maîtres de l'œuvre de Dieu. Nous pouvons faire de notre mieux mais le fruit spirituel de la liturgie est œuvre de l'Esprit. Et donc l'œuvre de Dieu dans une assemblée nous échappera toujours. Cela ne veut pas dire que tout est possible. Cela signifie que le discernement auquel le Pape François nous invite porte sur les conditions de la célébration et non sur son résultat. Notre tâche est de faire le mieux possible ce qui nous revient. En sachant que Dieu fait le reste, c'est-à-dire qu'il mène à bonne fin nos efforts. En d'autres termes, il nous faut compter sur la grâce de Dieu et pas seulement sur nos compétences musicales. Mais en

même temps, parce que Dieu ne fait rien sans nous, il faut savoir que Dieu, lui, compte sur nos compétences musicales et leur mise en œuvre.

Ce deuxième exposé va donc concentrer **le regard sur la dimension communautaire du chant en liturgie**. Pour le dire d'une phrase : il s'agit de **faire corps**.

Cet aspect amène la question de la participation de l'assemblée à la liturgie par le chant en tant qu'il fait « partie intégrante de la liturgie solennelle ».

### **1.- Célébrer avec chant : la place du chant dans la liturgie solennelle**

Le n. 112 de la Constitution conciliaire affirme que le chant fait **partie nécessaire ou intégrante** de la liturgie **solennelle**.

Pour comprendre cette affirmation, il faut commencer par l'adjectif final : solennelle. Ce mot a connu dans les années qui ont suivi le Concile Vatican II une sorte de purgatoire. Solennel était devenu synonyme de lourd, empesé, hiératique. Le slogan alors était une liturgie simple collant à la vie de tous les jours. Le risque était alors la banalisation de la liturgie, sa réduction à une sorte de convivialité mondaine. Bien des rappels du magistère de l'Église depuis Vatican II ont cherché à redresser cette pente dans laquelle on percevait qu'elle conduisait à supprimer la dimension spirituelle et sacrée de l'action liturgique.

Les récents jeux olympiques ont à leur manière administré la preuve de l'importance du mot solennel dans son rapport au chant. Les foules ont chanté Piaf, Dassin, Aznavour, Hallyday... et un journaliste soulignait que les plus grands tubes de la chanson française ou francophone « ont électrisé les foules dans les enceintes sportives et porté les athlètes ». En Angleterre, avant les matchs de rugby, la foule des supporters chante à tue-tête un cantique du XIXe s. *Abide with me*, reste avec moi, qui est une méditation sur l'Évangile des pèlerins d'Emmaüs.

On sait bien que du point de vue anthropologique, le chant et la musique sont les chemins par lesquels l'humanité, et donc pas seulement les chrétiens, assume les grandes émotions : on chante devant l'indicible de la joie et c'est l'alléluia : un cri qui n'est pas un discours mais qui dit le tout de la joie chrétienne en proclamant l'inouï : celui qui était mort sur la croix, Jésus, est désormais vivant auprès de Dieu et il vient sur nos chemins d'humanité.

Mais si la joie fait chanter, alors que cela pourrait paraître incongru, voir indécent, l'humanité chante aussi devant la mort. Et pendant des siècles, on a désigné les funérailles en se référant au premier mot du chant d'entrée : Requiem. Et les compositeurs depuis Mozart ont fait appel à cette très ancienne liturgie des défunts, pour de grandes œuvres que l'on donne en concert.

Mais on chante aussi pour travailler ensemble ou lors d'une veillée dans le scoutisme. Et on chante encore pour aller à la guerre.

La solennité que confère le chant n'est donc pas d'abord une sorte de fuite de l'existence quotidienne comme on l'a sans doute trop dit à une certaine époque. Mais c'est le moyen d'assumer la gravité, le poids de la vie humaine, ses épreuves et ses joies.

Dire que le chant (et j'ajoute aussi la musique instrumentale notamment l'orgue) fait **partie nécessaire ou intégrante** de la liturgie **solennelle**, ce n'est pas inviter à un hiératisme destiné à soutenir l'idée d'un culte sacré. C'est en réalité dire que le chant et la musique participent et même sont indispensables au déploiement de l'action liturgique en tant qu'action commune, en tant que célébration.

Dans un monde marqué par l'individualisme, nous avons du mal d'entrer dans l'idée de célébration. Célébrer par le chant et la musique, c'est accepter de s'ouvrir, de prendre le risque d'être vulnérables. Il ne faut pas s'étonner des réactions parfois vives voire violentes concernant le choix ou l'exécution des chants. Ces réactions s'abritent derrière des motifs de sensibilité musicale et parfois derrière l'attachement à des coutumes locales, des habitudes ou même des règles liturgiques. En réalité, c'est bien souvent la peur qui se manifeste derrière ces réactions. Peur de célébrer avec d'autres. Peur de perdre le contrôle en se laissant mener par le chant.

## **2.- Faire corps : le chant une réalité eucharistique**

Sur ce point, je pense utile de considérer rapidement la messe du Jeudi Saint, l'entrée dans le triduum, une célébration où paradoxalement, c'est le récit du lavement des pieds et non celui de l'Institution de l'Eucharistie qui semble au cœur de cette célébration de première importance. La célébration du Jeudi Saint nous apprend à faire corps mais c'est vrai des trois grandes célébrations du triduum, car elle nous fait entrer dans le mystère de la foi, par la porte du corps.

Cette célébration peut donc renouveler la compréhension de la communion eucharistique que l'Église tient pour essentielle durant les fêtes pascales. La communion n'est pas d'abord la réception du corps sacré de Jésus sous le mode de l'hostie consacrée. Trop souvent, nous réduisons la communion à une chose, ce qui est un grand risque dans un monde de la consommation. En rigueur de termes, il ne s'agit pas d'avoir sa communion, mais de recevoir le don que le Christ a fait de sa propre vie dans le sacrifice de la croix : ma vie, nul ne la prend mais c'est moi qui la donne.

Comme le souligne St Augustin dans un sermon célèbre, la communion eucharistique est réception d'un don qui nous incorpore au Christ mort et ressuscité, au Christ pascal. Nous devenons ce que nous recevons.

Si tu veux savoir ce qu'est le corps du Christ, écoute l'Apôtre dire aux fidèles : « Vous, vous êtes le corps du Christ et ses membres » (1 Co 12,27). Puisque donc vous, vous êtes le corps du Christ et ses membres, c'est votre mystère à vous qui est placé sur la table du Seigneur ; c'est votre mystère que vous recevez. C'est à l'affirmation de ce que vous êtes que vous répondez : Amen, et votre réponse est comme votre signature. On vous dit : « Le corps du Christ », et vous répondez : « Amen ». Soyez donc membres du corps du Christ, pour que soit vrai votre amen. (...) Soyez ce que vous voyez, et recevez ce que vous êtes (Sermon 272)<sup>1</sup>.

Le corps du Christ, c'est cette réalité mystérieuse qui échappe à la plupart de nos contemporains car parler ainsi implique une vision appuyée sur le lien entre ce monde-ci et le monde à venir. On ne comprend pas vraiment le christianisme si l'on oublie le Royaume que le Christ est venu inauguré par sa Pâque. Il faudrait ici regarder le tympan de Vézelay daté de 1125 environ et qui offre une sorte mise en image de l'homélie d'Augustin citée plus haut. C'est une ascension Pentecôte. Le Christ monte au ciel, et envoie l'Esprit sur les apôtres. Mais sa tête est dans une échancrure de la voûte céleste figure par la voûte. C'est donc comme si sa tête déchirait les cieux. Il faut lire le tympan avec une homélie de St Léon le Grand, pape de 440 à 460 : notre tête est déjà dans les cieux en attendant que le corps y passe tout entier.

Faire corps pour les chrétiens, ce n'est pas seulement faire comme une mêlée de rugby. C'est bien plus entrer dans le mystère du Christ qui nous conduit vers son Père par son Esprit. C'est le

---

<sup>1</sup> AUGUSTIN, Sermon 272, PL 38,1247, trad. Émile MERSCH, *Le corps mystique du Christ*, Bruxelles, 1935, p. 115 repris dans *L'Eucharistie, 20 siècles d'histoire*, p. 52-53.

mystère du Christ ressuscité que chantent les premières hymnes chrétiennes : l'hymne de la lettre aux Colossiens notamment.

C'est dans cette réalité que le baptême nous introduit définitivement : la vie chrétienne est chemin vers le Royaume, en mettant nos pas dans ceux du Christ, pour passer avec lui de la mort à la vie nouvelle.

Dans cette perspective, l'Amen à la communion n'est pas seulement la confession de foi envers la présence du Christ. Mais c'est aussi en quelque sorte la signature, la confirmation de notre baptême. L'Eucharistie apparaît ainsi comme une sorte de prolongement de notre baptême. Ce que le baptême a réalisé en nous, à savoir notre intégration dans le corps du Christ, l'Eucharistie l'actualise tout au long de notre vie. Le chant composé par Noël Colombier « Vous êtes le corps du Christ, chacun de vous est un membre de ce corps » ... est un grand écho de cette théologie augustinienne de l'Eucharistie.

L'eucharistie est don de la vie nouvelle que le Christ a apporté par sa Pâque. La communion est un don de l'Esprit-Saint, une Pentecôte. Il y a un lien insécable entre baptême, confirmation et eucharistie comme le souligne le rituel de l'Initiation chrétienne. Les chantres sont à leur manière gardiens de cette longue mémoire.

Ils le sont doublement car ils permettent à l'assemblée de faire corps. Ce que nous disions ce matin sur le rythme, dit la difficulté mais aussi la joie et la force de faire corps.

Mais ils le sont aussi par le choix du chant de communion : on a souvent à ce moment-là (mais aussi parfois comme chant d'offertoire) des chants qui ont été composés pour un temps d'adoration eucharistique. Or selon les règles liturgiques, ou bien on a un chant qui accompagne la procession de communion, et ce choix impliquerait un style particulier, celui du processionnal, qui accompagne un déplacement, ou bien, on a un chant de méditation après la communion, et ce choix impliquerait un style méditatif.

### **3.- Le chant comme lieu de communion**

Il faut arriver à l'endroit crucial au sens quasi premier : ce qui ramène à la croix.

Ce lieu crucial est que le chant est lieu de communion. Mais on reste trop souvent sur ce point au niveau de grandes idées, très justes, très belles bien sûr mais qui dans la réalité sont loin d'être opérantes. Le chant est la manifestation de l'unité, et bien sûr, c'est vrai. Le chant est chemin de communion, et bien sûr, c'est vrai. Le chant est l'expression de la joie chrétienne, et bien sûr encore, c'est vrai.

Mais les beaux discours peuvent masquer des réalités assez tristes. Le chant est souvent le lieu de divisions voire parfois d'affrontements violents. Et il ne faut pas s'en étonner car précisément c'est parce que c'est le lieu de la communion, que c'est aussi le lieu où se manifestent les profondes divisions du corps communautaire.

Nous rêvons tous d'un monde sans conflits. Certains restent blessés ou traumatisés par les conflits dont ils ont été témoins en famille dans leur enfance. Les divisions concernant la liturgie nous blessent tous, car elles blessent ce qui devrait être par excellence le lieu de communion.

Et il n'y a pas de solution miracle. L'histoire de la liturgie depuis au moins le XVI<sup>e</sup> s. – mais déjà avant – est une succession de conflits, de divisions, et même de ruptures. Et pas seulement chez les catholiques. La réforme du Patriarche Nikon de Moscou au XVII<sup>e</sup> s. a provoqué un schisme dans l'orthodoxie russe qui dure encore.

Un P. Abbé de monastère disait un jour que c'est en écoutant la communauté chanter qu'il percevait les difficultés communautaires. Le chant est un révélateur des tensions dans un corps

communautaire. Il y a ceux qui sont toujours en avance, et ceux au contraire qui sont toujours en retard.

La question est donc de savoir comment le chant peut édifier nos communautés chrétiennes aujourd'hui dans les conditions concrètes où nous sommes.

Et je voudrais vous proposer quelques modestes pistes sans prétention et surtout pas celle de vous fournir une solution clé en mains.

### **Première piste**

On oublie un point essentiel sur lequel le Pape François insiste dans la lettre *Desiderio desideravi* : la liturgie est un don à recevoir. En focalisant sur ce que nous faisons, nous risquons de manquer cette attitude fondamentale de réception. Et ce n'est pas seulement une question de spiritualité, un souci d'humilité, par exemple, c'est une question théologique. Il en va en effet de la relation avec un Dieu qui fait alliance avec un peuple. La liturgie est avant tout le lieu où Dieu actualise l'alliance définitivement scellée dans la Pâque du Christ.

Dieu aime et veut sauver tous les hommes. Toute la liturgie trouve là sa source. C'est ce que nous entendons dans le récit de l'institution au cœur de la célébration eucharistique :

Quand l'heure fut venue où tu allais le glorifier, Père très saint, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout...

Et les paroles sur la coupe :

PRENEZ, ET BUVEZ-EN TOUS, CAR CECI EST LA COUPE DE MON SANG, LE SANG DE L'ALLIANCE NOUVELLE ET ÉTERNELLE, QUI SERA VERSÉ POUR VOUS ET POUR LA MULTITUDE EN RÉMISSION DES PÉCHÉS. VOUS FEREZ CELA EN MÉMOIRE DE MOI.

### **Deuxième piste : l'importance du rite en tant qu'activité symbolique**

Symbolique au sens fort qui institue au moins provisoirement une relation. Le rite est donc un repère.

L'exemple du repas est très intéressant. Il y a un ordre du repas : si on le bouscule, il ne permet plus aux convives de se retrouver comme participants d'une même convivialité.

Si l'on dit que la liturgie est don, un don à recevoir, alors avant de vous laisser prendre par l'impératif de faire du neuf, d'inventer du nouveau, il faut se rappeler que la liturgie en raison de sa nature rituelle est une tradition reçue. Cela vaut pour le chant notamment pour ces chants rituels que sont le Gloria ou l'Agnus Dei. Ils permettent à l'assemblée de se reconnaître. Ils sont d'ordre symbolique au sens fort. On s'y retrouve, on se retrouve.

Mais en même temps, il y a un vrai espace de liberté et de créativité que permettent les livres liturgiques. Mais cet espace que l'Eglise a voulu pour adapter la liturgie aux réalités des assemblées concrètes sont assez méconnues et donc peu mises en œuvre.

La répétition en liturgie n'est pas le retour mécanique d'un même libellé. C'est la structure, l'ordre rituel qui se répète. C'est ce qui nous permet de célébrer et même de vivre ensemble.

### **Troisième et dernière piste : prendre de la distance à l'égard de l'impératif qui consiste à vouloir respecter toutes les sensibilités**

Car ces sensibilités sont multiples, contradictoires et parfois elles s'excluent mutuellement.

Nous sommes tous marqués par la recherche œcuménique dans laquelle l'Eglise catholique s'est engagée de manière irréversible selon le mot de Jean Paul II dans l'encyclique *Ut unum sint* de 1995. Et c'est de grande portée.

Mais cette belle posture nous pousse parfois dans une impasse : on cherche à faire tenir ensemble des postures qui s'excluent mutuellement. IL faut je crois dire que vous faites au mieux. Et il faut accepter qu'il y ait de l'impossible.

Un engagement œcuménique apprend à reconnaître la vérité de la prière des alcooliques anonymes.

Mon Dieu accordez le courage de changer les choses que je peux changer. La sérénité d'accepter celles que je ne peux changer. Et la sagesse d'en connaître la différence. Mais mon Dieu accordez moi le courage de ne pas renier ce que je crois être bien, même si je pense que c'est sans espoir.

### **Conclusion**

SC 112 C'est pourquoi la musique sacrée sera d'autant plus sainte qu'elle sera en connexion plus étroite avec l'action liturgique, en donnant à la prière une expression plus agréable, en favorisant l'unanimité ou en rendant les rites sacrés plus solennels. Mais l'Église approuve toutes les formes d'art véritable, si elles sont dotées des qualités requises, et elle les admet pour le culte divin.

Nous vivons dans un monde pluraliste, où l'on est constamment pressé d'évaluer l'accueil reçu dans un restaurant, à la gare, dans un service administratif, ou dans une voiture blablacar. Dans un tel contexte, les musiciens d'Eglise sont soumis à de fortes pressions car quoi qu'ils fassent, ils ne rencontrent pas l'adhésion de tous. J'oserais dire même que la tâche des musiciens est devenue quasi impossible. Et c'est l'un des grands intérêts de cette journée : nous encourager mutuellement. Quelqu'un a dit que « parfois le courage, ce n'est pas de faire de grandes choses, mais c'est de dire, je recommencerais demain... »

Il est clair que l'une des questions de l'Église de France, spécialement en banlieue parisienne, dans les diocèses marqués par une présence importante de fidèles venant d'autres continents, Afrique, Asie, Inde notamment, ce rapport entre musique liturgique et cultures est un vrai défi. Mais il vaut aussi, nous le savons très bien, pour le rapport entre les composantes d'une assemblée, tant il vrai que la musique, qui est omniprésente dans nos univers quotidiens, est un marqueur de différences générationnelles.

Inculturation et musique liturgique constitue donc pour aujourd'hui une des questions décisives en ce domaine. Je n'ai ni l'intention, ni la possibilité de traiter le sujet tant il est complexe et dépasse mes compétences. Cependant je peux faire une petite remarque sans prétendre qu'elle puisse résoudre la question de savoir comment conjuguer dans la liturgie des rapports culturels très divers à la musique.

Pour certains la réponse se trouve dans la juxtaposition des traditions : dans une grande célébration, on introduit le chant de divers groupes culturels. C'est une attitude généreuse d'accueil de chacune des composantes de l'assemblée. Le risque est de perdre ce qu'apporte précisément la musique, et que seule, elle peut apporter, à savoir l'unanimité des voix.

Pour d'autres, au contraire, il faut promouvoir une musique liturgique qui soit libre à l'égard des courants musicaux contemporains. Et dans ce cas, on promeut le retour à un chant liturgique sans rapport aux cultures contemporaines, particulièrement la tradition du chant grégorien.

Il me semble que ce que nous avons vu à propos de l'hésitation de l'époque patristique sur la musique est redevenu très actuel. Dans un monde pluraliste, dans une société liquide, il n'y a plus de modèle culturel de la musique qui pourrait s'imposer. La question inculturation et musique liturgique ne peut se résoudre dans la promotion d'un modèle. Mais la question de la convenance entre la musique, l'action et l'assemblée est décisive. C'est pourquoi parler d'inculturation de la musique liturgique ne peut se résumer à des principes théoriques. Comme toute l'histoire de l'Eglise le manifeste, l'inculturation n'est pas une idée mais une manière de vivre avec son époque, avec son monde. C'est donc en « faisant », et en exerçant un discernement vigilant sur ce que nous faisons, que l'inculturation se réalisera.